

Le conflit entre ma féminité et moi a commencé très tôt, avant même l'apparition de mes attributs féminins et avant que je sache quoi que ce soit sur moi-même, mon sexe ou mes origines, avant même que je connaisse la nature de la cavité qui m'avait abritée jusque-là, avant que je sois expulsée dans le vaste monde.

Tout ce que je savais à cette époque-là c'était que j'étais une fille, comme aimait à le répéter ma mère à longueur de journée, une fille !

Ce mot à mes yeux n'avait qu'un seul sens : je n'étais pas un garçon, je n'étais pas comme mon frère.

Les cheveux de mon frère étaient coupés court mais laissés libres et non peignés, tandis que les miens n'en finissaient pas de pousser, livrés à la manie de ma mère qui les peignait deux fois par jour pour en faire des tresses qu'elle emprisonnait aux extrémités avec des rubans.

Mon frère se réveillait au matin et avait l'habitude de laisser son lit en l'état alors que je devais faire non seulement le mien mais aussi le sien.

Mon frère sortait jouer dehors sans demander la permission des parents et rentrait quand bon lui semblait, alors que je ne pouvais sortir que s'ils m'en donnaient l'autorisation.

Mon frère avait toujours droit au plus gros morceau de viande, il avalait rapidement son repas, mangeait sa soupe en faisant du bruit sans que ma mère lui fasse la moindre observation.

Mais moi, c'était différent... J'étais une fille ! Je devais faire attention à mes moindres faits et gestes, cacher mon appétit, manger lentement et absorber ma soupe sans faire de bruit.

Mon frère jouait, bondissait, faisait des sauts périlleux alors que si je m'asseyais et que ma jupe se soulevait d'un centimètre au-dessus de mes cuisses, ma mère me transperçait aussitôt du regard et je devais cacher ces parties honteuses de mon corps.

Les parties honteuses !

Tout en moi était honteux, alors que je n'étais encore qu'un enfant de neuf ans !

Je m'apitoyais sur moi-même. Je m'enfermais dans ma chambre et fondais en larmes.

Les premières larmes que j'ai versées dans ma vie, ce n'est pas parce que j'ai eu une mauvaise note ou brisé un objet de valeur, mais parce que j'étais une fille !

J'ai pleuré sur ma féminité avant même de savoir ce qu'elle signifiait. Quand j'ai ouvert les yeux sur la vie, une inimitié régnait déjà entre moi et ma nature.

\*

Je dévalais les escaliers quatre à quatre pour arriver dans la rue avant d'avoir fini de compter jusqu'à dix.

Mon frère et ses camarades, des filles et des garçons de notre voisinage, m'attendaient pour jouer aux gendarmes et aux voleurs. J'avais demandé à ma mère la permission de sortir. J'adorais jouer, j'adorais courir le plus vite possible, je ressentais une immense joie quand je bougeais la tête, les bras et les jambes à l'air libre. Je prenais alors mon élan pour sauter le plus haut possible, faisant des bonds que seul le poids de mon corps attiré vers le sol interrompait.

Pourquoi Dieu m'avait-il créée femme au lieu de faire de moi un oiseau capable de voler dans les airs comme ce pigeon ? Dieu devait sans doute préférer les oiseaux aux filles.

J'étais réconfortée par l'idée que mon frère, lui non plus, ne pouvait pas voler. Ainsi, malgré la très grande liberté dont il jouissait, il était tout aussi incapable de voler que moi. Depuis, j'étais constamment à l'affût, chez les hommes, de points faibles qui me consoleraient de l'impuissance qui m'était imposée par ma condition de femme.

Au moment où je sautai, je sentis un violent frisson parcourir mon corps. Je fus prise de vertiges et je vis quelque chose de rouge.

Qu'est-ce qu'il m'arrivait ? Je fus prise de panique et me retirai du jeu aussitôt pour rentrer à la maison et m'enfermer

dans la salle de bain, afin de percer en privé le secret de ce grave incident !

Rien n'y fit, je ne comprenais toujours rien ! Je pensais que j'étais atteinte d'une soudaine maladie. Je décidai malgré mes craintes d'aller en parler à ma mère.

À mon grand étonnement, je la vis éclater de rire. Mais comment pouvait-elle accueillir cette horrible maladie avec un aussi large sourire ?

Remarquant ma surprise et ma confusion, elle me prit par la main et m'emmena dans ma chambre pour me raconter l'histoire sanglante des femmes.

\*

Je m'étais enfermée dans ma chambre quatre jours d'affilée, incapable d'affronter mon frère ou mon père ou même le jeune serviteur.

Sans doute étaient-ils tous au courant de cette chose honteuse qui s'était abattue sur moi. Ma mère les avait sûrement informés de mon nouveau secret. Je m'étais barricadée pour tenter de venir à bout de ce phénomène bizarre. N'y avait-il pas d'autre moyen pour les filles d'atteindre la maturité que cette voie impure ? L'être humain pouvait-il des jours durant être en proie à des spasmes musculaires ? Dieu devait détester les filles pour les avoir marquées ainsi du sceau de la honte. Il devait avoir choisi d'avantager les garçons.

Je me levai du lit, traînant mon corps lourd vers le miroir. Et cela, qu'était-ce ? Deux petites boules avaient poussé au niveau de ma poitrine.

Ah ! Si seulement je pouvais mourir ! Je ne reconnaissais pas ce corps qui me surprenait chaque jour avec une nouvelle anomalie, m'incitant à me replier sur moi-même et m'affaiblissant davantage.

De quoi demain serait-il fait ? Verrais-je pousser autre chose sur mon corps ? Quel autre symptôme ma féminité tyrannique allait-elle me réserver ?

\*

Je détestais ma féminité.

Je me sentais entravée, enchaînée par mon propre sang qui me clouait au lit, m'empêchait de courir et de sauter, prisonnière de chaînes faites des cellules de mon corps, des chaînes de honte et d'humiliation qui m'obligeaient à me replier sur moi-même pour cacher ce corps devenu embarrassant. Je ne sortais plus pour courir ni pour jouer.

Les deux boules sur ma poitrine poussaient et bougeaient quand je marchais. Je m'accommodais mal de ma silhouette grande et mince. Je cachais du bras ma poitrine en regardant tristement mon frère et ses camarades jouer.

Je grandissais, je grandissais tellement que je dépassais mon frère, pourtant plus âgé que moi. J'étais plus grande que les camarades de mon âge. Je décidai alors de me retirer de leur cercle et de m'isoler pour réfléchir.

Mon enfance était terminée, une enfance courte qui s'essouffait. À peine en avais-je pris conscience qu'elle s'éloignait déjà, me laissant avec un corps de femme mûre renfermant sous clef, enfouie en lui, une gamine de dix ans.

\*

Je vis les yeux et les dents du portier briller au milieu de son visage d'ébène. Il vint à ma rencontre lorsqu'il me vit assise sur son banc en bois en train de regarder mon frère et ses amis s'amuser dans la rue.

Je sentis le bord épais de sa *galabiya* me frôler la jambe et perçus l'odeur étrange de ses vêtements. Je m'éloignai alors d'un air dégoûté. Mais il se rapprocha de moi encore une fois. Je fis de mon mieux pour cacher ma peur en feignant de regarder mon frère et ses camarades jouer, mais je sentis ses doigts rugueux caresser mes jambes et remonter sous mes vêtements.

Prise de panique, je me levai et m'éloignai en courant.

Même cet horrible homme noir s'attardait sur les signes de ma féminité.

Je courus jusqu'à la maison. Ma mère me demanda ce qui n'allait pas mais je fus incapable de lui répondre. Peut-être éprouvais-je un sentiment de peur ou d'humiliation ou les deux à la fois. Peut-être me disais-je qu'elle allait me gronder et que c'en serait fini de cette affection qui nous liait et me poussait à lui livrer tous mes secrets.

\*